



2 Le billet de Constantin Pricop

3 Simple poème

La vérité dévoilée etc.
de Pierre Lamarque

4 Poètes de service

Pierre Scanzano
Jérôme Poirier
Sanda Voica

13 Moment critique

Journal de lectures
de Pierre Lamarque

15 Atelier de traduction

Les sept portails de l'éternité
de Maria José Limeira
Deux poèmes d'Ademar Ribeiro

22 Poètes du monde

Ioan Es. Pop
Angela Marinescu

Couverture :

Douce violence à Beaubourg - Jean-Claude Bouchard

L'ÂGE DES ÉCRIVAINS

La vie littéraire est pleine de situations ridicules. A vrai dire elle est peut être l'endroit idéal des situations ridicules. On voit des messieurs entre deux âges, pleins de muscles proéminents (parce que les écrivains veulent paraître devant le monde comme des gens attractifs), les mâchoires dures et les crânes dégarnis, voulant nous démontrer leurs trop-pleins de sentiments subtils et impressionnants – quand ils sont surtout dépourvus de sentiments... Ou des vieillards qui se veulent « verts » même s'ils doivent être plutôt préoccupés par la porte qu'il faut tous franchir une fois... Bon, pour la part des femmes, il ne faut pas omettre la qualité des femmes qui veulent démontrer la force, la dignité, la fidélité, etc. dans leurs temps de travail d'écriture, lorsque elles changent l'uniforme de sensuelles très disponibles...

Bon, ce que j'ai voulu dire c'est qu'il ne faut pas comparer les livres avec leurs auteurs si on ne veut pas descendre dans le relatif et même dans la caricature. C'est pour ça que les rencontres des écrivains avec leurs lecteurs, les foires des livres et autres, sont des choses qui n'ont rien de commun avec la littérature, ayant évidemment une valeur commerciale, parlant de ceux qui font le commerce avec les livres, pas des poètes ou des romanciers.

Ce qui compte dans la littérature, c'est le pouvoir d'expression, celui de procurer la sensation de force, de vérité, de chaleur et de férocité et autres, seulement à travers l'écriture... Cela n'a pas d'importance si l'auteur est en réalité tout le contraire de ce qu'il suggéré par ses mots. C'est le livre qui est dans le cœur du fait littéraire. Pas l'auteur.

Bien sûr, celui-ci peut devenir un animateur, un homme public – mais ça n'a rien à faire avec les livres qu'il écrit... L'écrivain n'est pas un acteur, n'est pas un professeur de bons exemples, n'est pas non plus un érudit – même si on a des écrivains qui ont beaucoup lu ou qui ont une bonne architecture de leur culture... Mais, autrement, il peut être un ignorant s'il donne de forts écrits.

La même chose avec l'âge des écrivains. Dans le spectacle de la vie on voit des personnes – les personnes qui écrivent de la littérature – qui traînent après elles leur âge. Mais le fait ne se voit pas dans leurs écrits. Il y a des exemples notoires. Dans La résurrection de Tolstoï on ne sent aucune ride – et son auteur atteint à ce moment la sénescence. Theodor Fontane a commencé sa carrière de romancier à un âge où d'autres ont tout fini... On n'a pas de lien direct entre l'âge de l'auteur et ses écrits. On voit des jeunes qui portent dans leurs livres les traditions des plus vieux. On connaît très bien ça. On a aussi des jeunes qui sont, dit-on, la force de l'innovation et du rajeunissement de la littérature. Dans leur cas non plus ce n'est pas correct de parler de leur âge biologique. Ces sont des gens qui se sont raccordés à leur temps et qui ont suivi l'esprit de leur temps. Dans la même faille d'histoire on peut avoir la même inventivité dans l'écriture de gens bien plus âgées.

Par coquetterie, par orgueil ou pour raisons commerciales on voit des photos des auteurs sur les couvertures des livres. Mais c'est une loterie, rien ne donne la garantie que la photo d'un sujet grisonnant est le produit d'un esprit mature ou que la photo d'un très jeune est nécessairement celui d'un esprit infantile. Dans l'esprit de cet art il ne faut pas avoir de photos des auteurs. Ils doivent être des gens secrets. Comme Thomas Pynchon, si vous voulez. Personne ne connaît son visage actuel...

Les écrivains n'ont pas d'âge. Ou ils ont l'âge de leur talent. Et l'âge de leur capacité de comprendre l'art de leur âge historique. Parce que la littérature change avec le temps, et celui qui ne comprend pas ça reste parmi les vieux. Tandis que ceux qui sont complètement conscients de leur âge historique sont toujours jeunes.

Les écrivains ont l'âge de leur époque et de leur talent...

Constantin Pricop

LA VÉRITÉ DÉVOILÉE PAR DES MOTS SUR LA PAGE BLANCHE PAS MAINTENANT TOUT À L'HEURE ET EN BOUCLE ou LE CHEVAL BLEU

grains, plumes, flocons, pétales, poils, étincelles, suies, crépi, briques, barreaux, vitre, balle mur, balle mur, balle mur, balle mur, balle mur, balle, do, ré, mi, fa, sol, la, si, da, lu, su, tu, mitraillage, plomb, bombe, chatouille, clair, obscur, banc, blanc, un banc blanc, blanc banc, silence, écoute, mur, trace, truisme, panneau, rose jaune, soupe d'hiver, cuisse, cervelle, queue, chapeau, château, fromage, larmes, serre, serre, esquimaux, chocolats, grignotage, maraude, reprochée, cachée, évanouie, darshana, jnâna, chârîta, ahimsâ, vent, feuille, vanille, menthe, pot, fleur, arrosoir, paillage, bourrage, fût, âge, cordage, cage, calique, maman, philippe, papa, patrick, denis diderot, jean-jacques rousseau, hoquet, surdité, boiterie, fumaillerie, cris, hoquet, pax vobiscum, assis, debout, assis, debout, assis, monts, gares, vaux, debout, pioche, trou, pelle, brouette, choux, cailloux, lamelles, volet, pot, cintre, chapeau, chaussure, chiffon, villes, villages, fermes, oranges, éclairs, bonds, ailleurs, rêves, nuits, souvenirs, signes, rêves, rêves, ailleurs, inutile, vain, penché, Gregory, faim, soif, manga, Sonia, Remi, Kiki, Michel, Patrick, Sylvia, Laura, Constantin, Huguette, Nathalie, Coralie, pneu, peau, pulpe, main, goutte, b  ton, poing, b  ton, goutte, sentier, cailloux, sable, goutte, train, voiture, voiture, train, marguerite, un peu, beaucoup, train, train, marguerite, mot, mot, mot, mot, mot, mot, mot, mot, mot, mot, mot, mot, cils, sourcils, nuque, oreilles, front, bonnet, écharpe, bouche, lèvres, gants, épiderme, cuir, pellicule, membrane, pelure, enveloppe, corps, chair, robe, piel, jardin, promenade, lecture, farniente, imprévu, liberté, fraternité, égalité, fougasse, bigamie, station, caserne,   glise, château d'eau, halles, stade, station, bar, librairie, supermarché, théâtre, banque, discothèque, station, parc, station, mairie, hôtel, campus, station, prison, hôpital, cimet  re, station, grains, plumes, flocons, pétales, poils, étincelles, suies

P.
L

*Car pour tout vous dire, je n'ai jamais publié, étant trop pris à
me vivre...ce serait trop long pour vous en expliquer les raisons.
Maintenant je passe mon temps à essayer d'établir ce que
j'aurais dû écrire depuis longtemps.
Je pense qu'il faut avoir quelque chose à dire, l'ayant vécue,
pour assembler ne serait ce que des bribes ou des restes...*

(Extrait du recueil « Entre-Deux »)

s'il en est	je ne suis attaché à rien dans l'air
il y a les strates	
les différents niveaux	je suis libre de pulvériser qui je veux
les couches sédimentaires	
qui composent	le vent est ma recherche du sang
et décomposent	
ma structure.	****
s'il en est	
J'entasse.	entre-deux je suis entre-deux

le vide cet objet	comme une feuille d'automne qui voltige ni dans l'air ni à ras de terre
s'emmêle au néant	entre-deux je cogne l'espace intrinsèque
ensemble s'annulent	ni gauche ni droite nulle part dans l'isolement de la substance inversée
le vide cet objet	
distribue ce qui en fait	celle qui nie l'autre et la crée dans l'éloignement de l'instant
m'appartient	

	entre-deux proportions du vide de matière à vivre

Pierre Scanzano

(Extrait du recueil « Reliques lyriques »)

tout est arbre dans ses racines d'arbre
tout devient un jour ou l'autre arbre
arbre sans feuilles sans fruits d'arbre
arbre sans bras écorce à nu mais arbre

toujours arbre d'avenue ou forêt d'arbres
arbre indissociable des autres arbres
arbre méconnu arbre blessé dans le cœur d'arbre
par la foudre du temps se croyant arbre intemporel

arbre aux cheveux roux une nuit d'été arborescente
agrippé à la falaise de l'amour regorgeant sa genèse
arbre d'automne arbre détestable mais arbre
arbre comi-tragique heureusement arbre

heureux d'hisser sa cuirasse arboricole
la sève humaine au cieux des hommes
le monde devrait se vêtir en peau d'arbre
se chauffer en lui ne manger que arbre

ne rêver que arbre
ne mourir que arbre
se dévêtir en arbre
naître arbre à jamais à jamais arbre...

Pierre Scanzano

(Extrait du recueil S.A.V 2012/2013)

COURBE

Ce qui se tord à nouveau tôt ou tard se retordra
retardé ou retraçant précisément l'avancée sans
bruit comme émaillé d'un fond sans fond avec
toute la spécificité d'un puits long sourd entre
espacé de sombre d'humidité et de froid carcéral
ainsi que phrases et pièges d'inclinaisons cassées
soyons sûrs neutres entiers restons calmes calfeutrés
imbibés d'air la comprimant dans ce cas soupeser
ne suffit plus qui soupeser après qui d'autre élargir
l'anse le pour le contre s'inversent la poids gêne
contre tacle acceptons-nous tels quels uniques oui
à réitérer oui à ceci ou cela avant que toute chose
ne soit de plus en plus consternante encore à suivre
le suivant encore au corps sans répondant encore
ce fade insinué épaississant quand et comment faire
un moi mort un soi mort que mort réel mort dans
sa chair décoffrée soudain mourant pour de vrai
surtout ignoble blessé sans mourir là à tambouriner
porte à porte comme un frappadingue du matin au
matin enfin croix et délice à crépir régulièrement
pignon et façade du sang en talocher soigneusement
la surface deux couches rases en fines lamelles
strates de soie de soi à soi remettre d'à plomb l'os
le redresser l'écumer mis sur patte remarquer donc
dans l'immortel ou l'incliné baleine d'ombres usuelles
cela dépend de qui et en quoi consiste ce qui existe
sous l'ombrelle du cas par cas au cas où quelque chose...
en tout cas va et vient de circonstances va et vient à
l'amorce d'heures creuses et fixes en quoi le fixer
en qui seront fixées creuses et fixes d'heure en heure
ah mon caroubier d'enfance sous-toi fruit mûr délayée
relayée au compteur de mars à mars date sous-datée
qui sait jusqu'où ira-t-on piocher un souvenir potable
qui tienne l'arbalète sa voix assez pour tenir quelque
chose intenable on ne sait plus compter sans effacer
quelqu'un dans le noeud coulant du temps jours en
hardes les jours viennent à l'abrasion d'être à en venir
sans approcher la venue que l'on verrait possible c'est
possible ! On passe au crible le reliquat de ceux qui
déroulent un minima d'espace avant d'en venir aux mains
de l'espèce là au bord s'engouffrant par inadvertance
à la queue leu leu dans le goulet et de mémoires en
mémoires diluant asséchant sécrétant dans l'atroce vide
nécrophage l'Absent tumultueux Absent

Pierre Scanzano

Suite de six poèmes de Jérôme Poirier extraits du manuscrit intitulé *Variations pour un paysage marin, une boîte de conserve et une actrice défunte*. Jérôme Poirier est aussi un musicien utilisant principalement la basse électrique, des instruments à cordes, sa voix et l'électronique. Il explore les musiques improvisées et acousmatiques. En poésie, il travaille les idées de liste et de répétition. Ses oeuvres plastiques composent des narrations abstraites. Il fonde et dirige le netlabel *Three Legs Duck*. Jérôme Poirier est né en 1978 à Paris, où il vit et travaille. Il s'agit d'un travail sur la répétition (liste, série en art, sérialisme en musique, etc...). On y croise les travaux du photographe Hiroshi Sugimoto et de l'artiste Andy Warhol.

NEWFOUNDLAND

Après plusieurs heures de marche. La grue sur chenilles. Une ligne horizontale sépare la mer et le ciel. Une ligne en biais, au-dessous, rejoint presque la première sur la droite. Autant de mer que de ciel. La mer est grise. Presque noire au premier plan. Beaucoup plus claire à l'horizon. La mer est calme. La surface est striée par d'abondantes vaguelettes parallèles. Le ciel est gris perle au centre et gris acier aux extrémités. Un moment. Puis la houle bouscule une boîte de conserve de soupe condensée. Une ligne horizontale sépare le rouge vif et le blanc. Une médaille de couleur cuivre au centre. Onze étoiles, ou peut-être onze fleurs de lys héraldiques encerclent le cylindre, en bas. Haricots noirs fermentés. Tremper. Lavez. Grattez. Hachez. Coupez. Salez. Poivrez. Répartissez. Cuire. Déposez. Arrosez. Saupoudrez. Un moment. Encore la grue sur chenilles. Un contour flou émerge au loin suffisamment longtemps pour que je puisse reconnaître la chevelure d'Ingrid Bergman. Un moment. Dissociation.

HOKKAIDO

Première Époque

Le soir. Le bruissement d'un sapin de Sakhaline. Une ligne horizontale sépare la mer et le ciel. Une seconde ligne plus irrégulière, au-dessous, souligne la première. Autant de mer que de ciel. La mer est grise. Presque noire au premier plan, à gauche. Une ellipse blanche éclaire la partie droite de la mer. La mer est calme. La surface est striée par d'abondantes vaguelettes parallèles. Le ciel est blanc sur la droite et gris perle sur la gauche. Un moment. Puis la houle bouscule une boîte de conserve de soupe condensée. Une ligne horizontale sépare le rouge vif et le blanc. Une médaille de couleur cuivre au centre. Onze étoiles, ou peut-être onze fleurs de lys héraldiques encerclent le cylindre, en bas. Petits pois. Écosser. Revenir. Colorer. Ajouter. Recouvrir. Ajouter. Mijoter. Un moment. Encore le bruissement d'un sapin de Sakhaline. Un contour flou émerge au loin suffisamment longtemps pour que je puisse reconnaître la chevelure d'Elsa Lanchester. Un moment. Insomnie.

HOKKAIDO

Deuxième Époque

En soirée. Le bruissement d'un épicéa de Yesso. Une ligne horizontale sépare la mer et le ciel. Une ligne en biais, au-dessous, rejoint presque la première sur la gauche. Autant de mer que de ciel. La mer est grise. Gris anthracite par endroit. La mer est calme. La surface est striée par d'abondantes vaguelettes parallèles. Le ciel est gris perle au centre et gris acier aux extrémités. Une ligne nuageuse très courte surplombe l'horizon, à gauche. Un moment. Puis la houle bouscule une boîte de conserve de soupe condensée. Une ligne horizontale sépare le rouge vif et le blanc. Une médaille de couleur cuivre au centre. Onze étoiles, ou peut-être onze fleurs de lys héraldiques encerclent le cylindre, en bas. Poulet et nouilles. Mettre. Ajouter. Écumer. Ajouter. Mijoter. Retirer. Mettre. Couvrir. Réfrigérer. Filtrer. Extraire. Jeter. Réfrigérer.

Dégraissier. Porter. Ajouter. Cuire. Désosser. Couper. Ajouter. Ajouter. Ajouter. Mélanger. Un moment. Encore le bruissement d'un épicéa de Yesso. Un contour flou émerge au loin suffisamment longtemps pour que je puisse reconnaître la chevelure de Rebecca Schaeffer. Un moment. Mélancolie.

MARAENUI

Promenade digestive. Le cri rauque d'un Fou Austral. Une ligne horizontale sépare la mer et le ciel. Deux lignes plus courbes soulignent la première, au-dessous. Autant de mer que de ciel. La mer est grise. La mer est calme. La surface est striée par d'abondantes vaguelettes parallèles. Deux longues vagues biaisées tranchent la surface. Dunes. Depuis l'horizon, le ciel se pare d'un doux dégradé gris perle à gris acier. Un moment. Puis la houle bouscule une boîte de conserve de soupe condensée. Une ligne horizontale sépare le rouge vif et le blanc. Une médaille de couleur cuivre au centre. Onze étoiles, ou peut-être onze fleurs de lys héraldiques encerclent le cylindre, en bas. Crème d'asperges. Couper. Éplucher. Porter. Poser. Noter. Couvrir. Cuire. Rafraîchir. Couper. Verser. Porter. Mettre. Couper. Garder. Mixer. Rectifier. Réaliser. Un moment. Encore le cri rauque d'un Fou Austral. Un contour flou émerge au loin suffisamment longtemps pour que je puisse reconnaître la chevelure ondulée d'Ava Gardner. Un moment. Soliloque.

NORD KAPP **Première Époque**

Une journée entière. Un bateau immatriculé F-149-NK. Une ligne horizontale sépare la mer et le ciel. Une ligne blanche plus courte souligne la première, au-dessous, à gauche. Autant de mer que de ciel. La mer est grise. Presque noire au premier plan. La mer est calme. La surface est striée par des vagues qui cherchent un parallélisme avec l'horizon. Le ciel est gris perle. Gris acier sur la dernière hauteur. Un moment. Puis la houle bouscule une boîte de conserve de soupe condensée. Une ligne horizontale sépare le rouge vif et le blanc. Une médaille de couleur cuivre au centre. Onze étoiles, ou peut-être onze fleurs de lys héraldiques encerclent le cylindre, en bas. Pois cassés au jambon. Déposer. Rincer. Peler. Couper. Ôter. Réserver. Déposer. Frémir. Écumer. Ajouter. Cuire. Éclater. Ôter. Mixer. Incorporer. Frémir. Rectifier. Déguster. Un moment. Encore le bateau immatriculé F-149-NK. Un contour flou émerge au loin suffisamment longtemps pour que je puisse reconnaître la chevelure de Dorothy Mackaill. Un moment. Impulsion.

NORD KAPP **Deuxième Époque**

Plusieurs heures à bicyclette. Un bateau immatriculé F-86-NK. Une ligne horizontale sépare la mer et le ciel. Autant de mer que de ciel. La mer est grise, Gris anthracite au premier plan, Gris souris à l'horizon. La mer est calme. La surface est striée par d'abondantes vaguelettes. Une longue vague biaisée tranche la surface, à gauche. Le ciel est gris perle. Gris acier sur la dernière hauteur. Un moment. Puis la houle bouscule une boîte de conserve de soupe condensée. Une ligne horizontale sépare le rouge vif et le blanc. Une médaille de couleur cuivre au centre. Onze étoiles, ou peut-être onze fleurs de lys héraldiques encerclent le cylindre, en bas. Crème de céleri. Fondre. Ajouter. Couvrir. Cuire. Ajouter. Couvrir. Cuire. Ajouter. Ajouter. Servir. Garnir. Un moment. Encore le bateau immatriculé F-86-NK. Un contour flou émerge au loin suffisamment longtemps pour que je puisse reconnaître la chevelure d'Eve Arden. Un moment. Ambivalence.

Jérôme Poirier
<http://jpoirier.weebly.com>

Après des études de langues étrangères à Bucarest, j'ai été professeure de russe et roumain, pendant cinq ans (collège et lycée). Après 1989 j'ai travaillé comme correctrice (Sanda Voicu) pour «Contemporanul-ideea europeana» et « Romania literara». J'ai publié poèmes, nouvelles et fragments d'un roman dans ces revues, et d'autres («Literatorul», «Contrapunct», «Luceafarul»). En 1999, sous le nom d'Alexandra Voicu, j'ai publié un volume de poèmes aux Editions/ Editura Vinea, sous le titre «Le Diable a les yeux bleus» (en roumain, bien sûr : « Diavolul are ochi albastri »). Mais peu après j'ai quitté la Roumanie pour la France, et depuis j'écris directement en français.

LA VIE ET SURTOUT LA MORT D'ALEX

(extraits du volume « Le Diable avait les yeux bleus », paru en roumain en 1999, Editions Vinea, Bucarest ; traduction par l'auteure (Sanda Voica) en novembre 2011.)

L'identité. La lutte pour un nom.
Des lettres qui pulsent dans une file marchante.
Que chaque lettre de mon nom devienne un animal.
En grandissant, qu'il se lie aux autres dans un corps nouveau.
Un être inédit, mais qui deviendrait familier à quiconque.

■

Un visage proche continue de me protéger depuis mon enfance.
Je ne vois que sa tête, familière, son museau de veau, ou de chien, très doux.
A mes côtés. Cette tête seulement. Dans l'air. A ma droite, tout haut. Elle me protège, reste près de moi. Je me sens en sécurité.
Et tout à coup : l'effroi. Je ne la reconnais plus.
C'est une tête nouvelle, le visage allongé, le menton élargi, les yeux exorbités, montrant leur couleur – ils sont bleus.
Je l'avais reconnu et l'avais chassé : le diable, qui se retirait à reculons, les pans de son habit se transformant en ailes.

■

Qu'est-ce qu'on peut vouloir ?
Entouré de démons, sous la pluie,
Qu'on les transforme en clochettes et en coussins,
avec lesquels envelopper sa tête.

■

En attente, je glisse sur une ligne graduée visible
dans un parallélépipède verdâtre, transparent.
En haut, en bas, chaque jour.
La ligne graduée est maintenant dans un tuyau sans bouts,
Plus haute que jamais, figée.
Suis-je disparue ?

■

La malchance m'a jetée, telle une boulette de papier,
dans le ventre d'un grand animal, préhistorique
duquel ne restent que quelques os, bien jaunis,
à moitié conservés, parmi lesquels ont jailli
des blancs épis de blé.

■

Mes racines à l'air, dilatées, se sont ramassées dans un bol.
J'ai blindé mon front avec des bouts de bois, fixés avec des grands clous.
J'ai laissé ma main droite pourrir.
Je mettais de temps en temps la lune devant le peloton d'exécution.
Approche violente d'une hampe florale aspirée par moi des jardins étrangers.
J'avais le devoir de la faire fleurir.
Je me suis faufilée dans cette hampe. J'y ai vu des rangs de fauteuils vides –
je me suis attardée parmi eux.
Des têtes de poissons entre mes pieds.
Escalier de métal en l'air.
D'où prendre le pouvoir de lier des images disparates,
de faire naître des sens, quand ma curiosité agonise ?
Récycler tout ce que je vois : des crânes d'enfants,
mes lourdes tantes en dentelles,
des chaussures depuis que j'étais enfant,
les vergers dans lesquels je me suis promenée.
Ma peau âpre, mais pas désagréable.
Je me suis assise et j'ai ouvert le livre
que jusqu'alors j'avais tenu sous l'aisselle.
J'ai lu, penchée en avant, les coudes sur les genoux, en dévoilant
mes poignets bleus : « Je m'éloigne. Des bulldozers poussent
chaotiquement les avalanches de tendresse.
Le malheur – fauteuil d'invalides qui menace
tant qu'on n'y est pas installé.
La réalité, comme la passion – le serpent de la maison. »
Des pages du livre coule un magma fin, un filet bleuâtre
dans lequel je suis prise.
Le temps devient une bande de métal immobile devant moi.
Le corps se penche vers mon ombre :
« Sois prête, je vais tomber, pour nous confondre. »

■

Sanda Voïca

JE VOUS ÉCRIS DE COUTANCES

(30 novembre - 2 décembre 2004)

J'ai de la chance, la guerre commence.
J'ai de la chance : je mène une guerre
contre ma chair, contre mes os.
Lymphes et nervures sont en pâture. . .
Dépatouiller, standardiser. Planer,
blanc fil d'une rivière en dérive,
entre Coutances et Séoul. . . Sans ailes,
déterminée à circonscrire et libérer –
on ne libère que ce qui est déjà libre –
l'air au-dessus de la terre.

Un peu de sang, une part de flan
sont sur ma table en permanence.
La tache grenat, sèche, brouille le vernis, s'étend –
bout de doigt sans ongle –
pour pousser ou chatouiller d'un côté
le flan en triangle.
La table et l'air s'illuminent.
Surface éblouissante et vitre en brouillard
disparaissent autour de la croûte écarlate :
mon hémoglobine figée, mes gouttes échappées
du poignet gauche jamais complètement ouvert –
suicide virtuel. . .

Au lit, j'ai envie, je le prends, je jouis. . .
Ce n'est pas lui en moi - mais un menuisier
qui finit de sculpter le pied en bois d'acajou d'un meuble,
je vois bien les rainures sinueuses que l'outil touche,
dernière phase de son travail –
ou bien les mouvements d'un luthier
qui est en train de travailler la volute d'un violon –
que je vois si clair,
le bois bouge légèrement
sous l'instrument du luthier,
très près de mon visage...

Et la table ronde de ma cuisine,
avec la vitre de la porte-fenêtre –
éblouies par la lumière –
deviennent immense roue luminescente d'un char
dans le champ de Troie. . .
Qui est le chevalier que je vois au bord d'un précipice,
scrutant la vallée, sur un cheval
dont la tête est celle d'un vautour –
le chevalier tirant les rênes
comme d'un cheval normal ?
Les yeux du vautour-cheval
cherchent, eux aussi, pour voir
si les guerriers arrivent,
si la lutte commence.
Seule l'unique roue du char illumine le champ,
noir, vide de bataille.
Aura-t-elle lieu, cette guerre ?
se demande toujours le chevalier.
Il est le seul combattant - mais contre qui ?
Dans le brouillard de la vallée
aucune ombre n'est distincte.
Se laissent-ils attendre ? Et qui sont « ils » ?
La tête-vautour du cheval se durcit, se pétrifie. . .

Les plumes deviennent des écailles
 et les yeux noirs se vitrifient.
 Le corps du cheval recule, sa queue remue. . .
 Si le visage du chevalier couvert par la visière de son casque
 ne laisse pas voir de qui il s'agit,
 l'habit, le reste de l'armure laissent comprendre
 qu'il est un simple soldat et non pas un chef. . .
 Mon « je » est à l'autre ce que « l'autre » est à moi ?
 Me voit-il dans ma cuisine - porte ouverte vers le jardin –
 en train de boire un café, une part de flan, en triangle,
 restée sur la table ronde, sur la surface brillante de laquelle,
 en plein soleil, une tache écarlate
 coulée d'une veine de mon poignet gauche,
 légèrement ouverte avec le bout d'un couteau
 il y a peu de temps, commence à coaguler,
 glacée avant qu'un doigt entier se forme, dessine
 et « pousse » le gâteau, restant à proximité. . . ?
 Je regarde de nouveau vers le chevalier :
 Maintenant, oui, il me regarde de loin, de son champ, de son temps –
 me fait signe de la tête, la visière toujours fermée –
 salut ou approbation, signal de commencement ou juste un rappel :
 je suis ici.
 « Mais que dois-je faire maintenant ? ».
 Et moi : « La guerre de Troie aura lieu. . . ».
 Signé : la belle Hélène de Coutances.
 On m'a appelée et je réponds : promptement vôtre.
 Je ne peux plus ne pas répondre.
 Envoyer-expédier.
 Ecrire et s'envoler. S'envoyer aussi en l'air.
 Maintenant je suis en « guerre » -
 de tous mes droits : une femme en guerre –
 contre sa chair, son sang, sa lymphe et ses nervures,
 quand mon plaisir n'est jamais que le prélude du suivant.
 Jamais d'apaisement - de plus en plus mes sens
 aiguisés pour « recevoir » le monde.
 La guerre contre mes sens.
 Vrille-avalanche vers le précipice haut
 où le chevalier attend mon signal. . .
 Je tourne en rond : me jeter
 ou prendre la roue du char
 et sillonner le champ -
 le préparer pour l'ensemencement ?
 Je m'endors la tête sur la table ronde
 et je m'englobe dans la future - et si ancienne -
 roue luminescente.
 Je sillonne un champ en éternité.
 - Où est disparue la belle Hélène ?
 - Dans l'éternité, Coutances numéro 12, Domaine du Vaudon.
 Le vautour-tête de cheval répète,
 d'un temps à l'autre : « En éternité. . . En éternité. . . »,
 comme son autre frère : « Nevermore... Nevermore. ».

Post Scriptum : Ce n'était plus sa propre lutte
 contre son sang et corps.
 Dans la guerre soudainement généralisée
 elle en était une arme. . .

Sanda Voïca

JE NE PEUX PAS DIRE NON

(Extrait de *Epopopoèmémés* - 2011-2012)

Je ne peux pas dire non aux sons du « merci » dit par Adonis hier matin à la fin d'un dialogue – plutôt monologue – sur France Culture :

Les sons sortent de sa bouche, parmi ses dents, comme des enfants en vacances, sortant parmi les lattes en bois espacées ou cassées d'une haie
Séparant des champs d'herbe, invitant à la découverte.

Je ne peux pas dire non au soleil que je sens en plein éclat ce matin même à Paris – j'ignore complètement la vraie météo

S'opposant au brouillard perlant de mon domicile fixe.

Je ne peux pas dire non à la multiplication des grives dans le jardin et alentour :
six il y a une semaine, environ dix ce dernier week-end,
en voilà précisément vingt, tout à l'heure, dans un haut peuplier défeuillé, chez le voisin mort.

Je ne veux plus dire non à la lettre écrite et non-envoyée à Ryoko Sekiguchi – elle va partir aujourd'hui.

Je dis oui à ma propre nouvelle « Jamais l'automne ne fût plus beau » - qui m'a permis pendant les deux heures de son écriture de traverser des champs d'herbe dans le brouillard perlant, à la découverte du soleil, enfant sortant parmi les lattes espacées ou cassées d'une haie entre deux champs.

Je ne peux plus dire non à mon étalage médiatique : je vais faire montrer mon propre brouillard dans la journée lumineuse.

Stalker de mes jours, stalker de mes soirs, stalker de mes aubes.

Je ne peux plus dire non aux mots nés en exil, ni aux mots morts en exil :

Qu'ils viennent à moi, ces éternels enfants !

Ouvrons le cahier, le livre, le dictionnaire. Ouvrons pour que le cahier, le livre, le dictionnaire s'ouvrent !

Des mots et des vers – poèmes sans frontières.

Mon tour – le tour de moi-même – en 80 poèmes !

Titre : le tour de Sanda Voïca en quatre-vingt poèmes. Epopopoèmémés !

Je ne dis pas non aux mots morts – lettres vives quand je les ré-imaginer.

J'ai soif de vers : je traverse mon champ d'herbe de ce matin et je vois des vers de terre :

Le brouillard est percé, la lumière inonde la clairière.

Sanda Voïca

Revue Paysages écrits

<http://sites.google.com/site/revuepaysagesecrits/>

Le livre des proverbes nouveaux

<http://traquequitraque.blogspot.fr/>

JOURNAL DE LECTURES

...Je veux relire les «Essais» de Montaigne...mais pour le moment, je lis un essai sur l'histoire des rapports amoureux au 18-ème siècle, avec comme source de documentation les discours des médecins et des théologiens de l'époque. Dans le dernier tiers il est question - enfin de littérature. C'est un livre d'Henri Corbin intitulé «L'harmonie des plaisirs - Les manières de jouir du siècle des lumières à l'avènement de la sexologie».

...Roman de G. Grass, «Hundejahre», «Les années de chien» - allusion au chien d'Hitler, il m'aura fallu quarante pages pour entrer dans le livre et commencer à être tout à fait séduit par la poésie du texte...

Je continue de temps en temps, quelques pages par jour, ce roman que je m'habitue à lire lentement, j'aime lire ainsi lentement, un peu chaque jour... c'est un livre de poche de six cents pages en petits caractères, je n'en suis pas encore à la moitié....l'histoire débute avant la dernière guerre mondiale, dans une bourgade du nord de l'Allemagne, avec des enfants.

...Plutôt aimé le roman «Les petits», de Christine Angot, une histoire de couples et d'enfants avec un premier personnage central, puis un second personnage central, Christine Angot elle-même, tous les deux attachants, lue hier... il me semble que le style particulier de cet auteur (un rythme soutenu par de courtes phrases) s'affirme dans ce livre ...aujourd'hui je continuerai ma lecture pas à pas du roman de Grass dans ma chaise longue au soleil.

...Retrouvé au saut du lit mon livre de Gunther Grass, quelques pages chaque matin avec une tasse de café.

...Viens de découvrir l'écrivain viennois Karl Krauss, grâce au livre de Grass dans lequel il est cité ainsi qu'un poète, Dylan Thomas... j'ai commencé à lire deux livres de Krauss: «la littérature démolie» et «Cette grande époque», qui contiennent d'autres chroniques, comme «La découverte du pôle nord»..... En Espagne je suivais parfois les nouvelles à la télévision espagnole et me rappelais la méfiance des journalistes qu'avait Karl Krauss.

... Fuir la suggestion entre un naïf et un manipulateur, sauf si le talent est si fort dans les pages lues (en ce moment je lis le «journal d'un enseignant» de Pasolini), qu'il te rend crédule et t'hypnotise.

... Projet de continuer mon voyage en papillonnant autour d'une terre en fleurs de la littérature, qui me prendra quelques années, et m'emmènera sur d'autres planètes... Aujourd'hui je me trouve en Angleterre, à Wargby Hall, chez Lady Chatterlay.

....Au bord de l'océan à Montalivet, j'avais bien en main un livre de Stevenson, «Par les mers du sud».

... Un trésor cache un autre trésor comme le trésor de «L'île au trésor» de R. Stevenson, ou comme celui de Daniel Defoe, un journal dont le rouleau se déroule dans une île aussi... c'est grâce à de telles lectures que se développe un goût de l'aventure et en même temps de la littérature... je me souviens des «Voyages de monsieur Pickwick» de Dickens, calés dans mon cartable d'écolier.

...Récemment j'ai lu la suite d'«Alice au pays des merveilles», «Alice à travers le miroir», comme une suite modeste au chef d'œuvre.

...Petit volume d'aphorismes de Cioran, les «Syllogismes de l'amertume»... je suis étonné pas le ton familier, prosaïque et ironique, du penseur qui se disait « antiphilosophes ».

...Des livres excellents pendant ces derniers temps, comme le «Manuscrit laissé à Saragosse» de Potocki, ou les «Confessions d'un mangeur d'opium» de Thomas de Quincey, ainsi que divers autres récits d'un lord de la littérature dont «La malle-poste anglaise», avec en outre quelques uns des poèmes en prose dont le style a fécondé celui de Baudelaire.

...Quand on lit De Quincey, on comprend que la censure roumaine de 1971 ne l'avait pas lu et se contentait d'un titre pour l'interdire ... On se demande depuis Kafka dans quels bureaux, à quel étage, se fabrique, la censure.

... Ces jours-ci j'ai commencé un livre de William Boyd, un recueil de minces histoires spectaculaires... je lis aussi un peu chaque jour des maximes de Baltasar Gracian (L'art de la prudence ou L'homme de cour).

... Aimé les «Poèmes bleus» de Georges Perros, de temps à autre je lis quelques pages de ses «Papiers Collés».

... Mon livre mouillé sous la pluie toute une nuit, le roman de Simenon, «Le cercle des Mahé», commence à sécher, les pages ne se sont pas collées (je les ai essuyées au fur et à mesure que je les lisais), juste un piquetis de moisissures... c'est un livre auquel je tiens, un livre ayant souffert et résisté, je voudrais qu'il garde cette consistance molle et humide, cette plasticité qui donne envie de le tenir ainsi flasque en main ; quant au reste, c'est de la littérature.

...Guillaume me l'a prêté, c'est un livre traduit de l'anglo-américain, un journal de repas, écrit par un homme à l'appétit pantagruélique, un témoignage aussi sur l'Amérique du Nord à la fin du XXème s., et en même temps un journal de pensées, de Jim Harrison, «Just before Dark», «Entre chien et loup». J'ai compris que ce livre avait été la propriété de quelqu'un d'autre avant d'appartenir à Guillaume car il est annoté au crayon d'une écriture ronde qui n'est pas la sienne... tout en lisant, je songe au prix d'un bouquin passé de mains en mains : un livre annoté au crayon comme celui-ci, gardant la trace discrète d'un lecteur, combien ?

... Je lis en ce moment des livres d'Anaïs Nin... dans son journal elle raconte pas mal de rêves, mais ce n'est pas ce que j'aime le mieux chez elle... ce que j'aime le mieux ce n'est pas son journal, pourtant son grand-oeuvre à ses yeux, mais ses récits, comme «Les petits oiseaux - Erotica II».

« Il se laissa porter par l'amour d'Edna avec un sentiment de possession absolue et de sécurité. Dormir en elle, se cacher en elle, la posséder, l'aimer, tout se confondait. Sans la moindre tension, le moindre doute, la moindre haine. L'acte d'amour n'était jamais bestial, ni cruel : personne ne cherchait à violer l'autre, à s'imposer, par la violence ou la force du désir. Non, c'était une fusion parfaite: tous deux s'enfonçaient ensemble dans la douce chaleur d'un monde de profondeurs. »

... «L'esprit nomade» de Kenneth White... C'est Sanda Voica qui m'a parlé de cet auteur, et m'a donné envie d'en savoir plus. C'est ainsi que j'ai fait connaissance de Tchouang Tseu, ou Tchoang Tzeu...

Pierre L.

Maria José Limeira est une écrivaine née à João Pessoa, Paraíba, Brésil, le 30 août 1941 et décédée le 09 juillet 2012.

Détenue, en 1964, par les forces de répression, elle abandonna ses études supérieures, s'auto-exilant dans les villes de Rio et de São Paulo.

Retournant à sa ville natale, dans les années septante, elle débuta dans le Journalisme, d'abord comme reporter, puis en occupant des postes de direction dans plusieurs journaux, y compris l'hebdomadaire "O Momento", qu'elle a aidé à fonder.

Elle a été l'une des fondatrices du Mouvement Féminin Pour L'amnistie dans l'État de Paraíba (MFPA-PB), dans un effort conjoint avec d'autres entités pour la promulgation, au Brésil, de l'amnistie ample, générale et sans restriction. Tenue par d'aucuns comme la meilleure voix féminine après Clarice Lispector, elle est allée au-delà du registre purement métaphysique de son aînée, en renouvelant la fiction brésilienne avec un souffle dialectique puissant à travers les longues années de dictature militaire.

Oeuvres publiées

Marge (contes)
Hameau vierge, au-delà (contes)
Les portes de la ville menacée (contes)
Le côté sombre du miroir (contes)
L'oeil dans la vitre (nouvelles)
Le gant dans le cri (roman)
Chroniques de l'aube

Oeuvres inédites

Contes de l'ombre
La greffe - L'alcoolique - Les clochards
(pièces de théâtre)
Tous les êtres (longs poèmes)
Mémoires

LES SEPT PORTAILS DE L'ÉTERNITÉ

Un conte de Maria José Limeira

Je viens ici, messieurs, déposer ma vie. Dans ce bureau général d'enregistrement de titres et de valeurs, je laisse un legs qui pèse comme l'ombre d'un vampire par une nuit de pleine lune.

Je laisse mon corps, meuble inutile, et mon âme sans dignité apparente, contaminée par le mal qui m'a été donné, qui s'est surnoisement installé, ensuite s'est répandu comme une tumeur inguérissable et m'a toute prise, comme un regret insupportable et le souvenir admirable d'un temps qui s'est effacé.

Parfaitement encadrée dans les paramètres du malaise de la santé mentale, me voici, pour faire cette donation incommensurable de mes douleurs morales, de ma chute fatale devant l'horreur indicible de vivre dans les limites possibles et imaginaires du non- être.

Appelez le notaire et n'hésitez pas devant mon insistance entre ces quatre murs de meubles anciens et de papiers cloués, en dictant la valeur réelle des choses mortelles liquidées en échange d'argent, et d'autres marchandises en plus dont les noms me touchent comme des pointes d'épingles embrasées.

Où est le tabellion?

Combien coûte une confession?

Je suis venue ici, messieurs, pour donner mon corps, meuble qui resterait aux vers s'il n'avait été brûlé en

Maria José Limeira é uma escritora nascida em João Pessoa, Paraíba, Brasil, em 30 de agosto de 1941, falecida em 19 de julho de 2012.

Presa, em 1964, pelas forças de repressão, abandonou seus estudos superiores, autoexilando-se nas cidades do Rio e de São Paulo.

De volta à cidade natal, nos anos setenta, ingressou no Jornalismo, inicialmente como repórter, depois ocupando cargos de direção em diversos jornais, inclusive no semanário "O momento", que ajudou a fundar.

Foi uma das fundadoras do Movimento Feminino Pela Anistia no Estado da Paraíba (MFPA-PB), num esforço conjunto com outras entidades pela promulgação, no Brasil, da anistia ampla, geral e irrestrita.

Tida por alguns como a melhor voz feminina depois de Clarice Lispector, foi além do registro puramente metafísico da sua antecessora, renovando a ficção brasileira com um forte sopro dialético através dos longos anos de ditadura militar.

Obras publicadas

Margem (contos)
Aldeia virgem, além (contos)
As portas da cidade ameaçada (contos)
O lado escuro do espelho (contos)
Olho no vidro (novelas)
Luva no grito (romance)
Crônicas do amanhecer

Obras inéditas

Contos da escuridão
O transplante – O alcoólatra – Os maloqueiros
(peças de teatro)
Todos os seres (poemas longos)
Memórias

OS SETE PORTAIS DA ETERNIDADE

Conto de Maria José Limeira

Eu venho aqui, senhores, depositar a minha vida. Neste cartório geral de registro de títulos e valores, deixo um legado que pesa como a sombra de um vampiro em noite de lua cheia.

Deixo meu corpo, que é traste inútil, e minha alma sem dignidade aparente, contaminada pelo mal que me foi doado, doença que sutilmente se instalou, em seguida se alastrou como tumor incurável e tomou-me toda como uma saudade insuportável e a lembrança admirável de um tempo que se apagou.

Perfeitamente enquadrada dentro dos parâmetros do mal-estar da sanidade mental, aqui estou, para fazer esta doação incomensurável das minhas dores morais, da minha queda fatal diante do inominável horror de viver dentro dos limites possíveis e imaginários do não-ser.

Chamem o escrivão e não vacilem ante minha insistência entre essas quatro paredes de móveis antiquados e papéis pregados, a ditarem o valor real das coisas mortais liquidadas a troco de dinheiro, e outras mercadorias mais de nomes vários que me tocam como pontas de alfinetes incendiadas.

Onde está o tabelião?

Quanto vale uma confissão?

Eu vim aqui, senhores, doar meu corpo, traste que ficaria aos vermes não fosse queimado em tempo hábil, as

temps utile, les cendres éparpillées aux quatre vents, comme un miracle.

J'y suis venue pour distribuer la chair à qui n'y avait pas eu droit en vie, la goutte de mon sang en transfusion meurtrie, l'éclat de mes yeux qui s'efface à l'ultime instant, les dents saines, les ongles rongées dans le désespoir, la force de mon ventre en convulsion.

J'ai ma douleur, et non pas des armes à tuer. Je porte de la tendresse, et non pas de la violence à pousser.

Je porte l'amour, et non pas des drogues à tromper. J'ai des fleurs et des parfums, et non pas de la douleur à répandre.

Mon cœur dépecé en sang glisse en mille débris le long du marais, où est resté mon cadavre. Déchire le ventre du fleuve, qui s'ouvre comme utérus et mamelle, pour enterrer bonheur et rêve.

Sous le soleil, reluisent des restes de bouteilles et d'étain, retailles de la vie, poupées démembrées, sexes émiettés, La boue s'accommode à l'impossible.

Mes yeux sont pleins de choses pourries. Je rejette sur le bord la violence bruyante, horreurs, désaffections.

Mon cœur est une carcasse de sens enfouis.

Mon cœur est un colosse d'amours dépayées.

Mon cœur s'anéantit sur les pentes du chemin, entortillé dans le miel et dans le vin.

Mon cœur hante ma vie faite en éclats.

Mon cœur se sphacèle. Mon cœur éclate. Mon cœur s'enfouit.

Mon cœur hanté. Mon cœur dépayé.

Les fleurs ont flétri dans la sécheresse de mon jardin où poussent des plantes sauvages, âpres comme les visages des clochards délogés de chez eux au petit jour.

Comment puis-je regarder en face la faible lueur de l'horizon, quand vient l'aube, s'il n'y a pour moi qu'une nuit immense qui me couvre comme un linceul, et moi j'ai froid. Déprotégée. Sans-abri. Au hasard de Dieu.

J'ai le cœur dépecé et le rire amer.

Quatre parois taillées dans le sang du couchant me dévorent. Dehors rugit l'oiseau brodé en lettres d'or.

(Ronfle, ronfleur. Emmène dans tes bras le fils décimé dans l'existence du coq qui chante l'heure).

Entre les sept portails de l'éternité, la plaine est comble, la prairie à moitié. Le vent passe et bruit dans la touffe des arbres.

Sous sept capes de secrets se cachent sept voiles de divergence, des os, des cercueils de vengeance d'où tombent sept doigts tronqués.

(L'enfant morte défile dans l'avenue, enveloppée de chiffons souillés et de bandages où macèrent le crâne et la chair).

Ici, le sort n'est que tourment et feu. C'est tomber en râlant avant tout cri.

S'évanouir dans le sang d'un ciel maudit qui frôle et renifle dans ce jeu.

(Le camion sombre dans la route, tourne en roulant dans les confins de l'oubli, les pièces restantes de cet enterrement).

Sur la longue route, plein soleil, la foule résiste aux éclats, promet une rébellion et ouvre ses bras et tombe de faim et de soif d'alambic.

(Lumière, plutôt désespoir que promesse, ici, sur le sol sec qui vibre, il y a des restes du passage de l'espérance).

Je me hausse dans l'espace sidéral sans ceinture de sécurité, sans aujourd'hui ni demain, un simulacre de nourriture, qui est le café rare remuant dans l'estomac, enroulant les idées, entretenant la longue attente de faire qui m'arrache vers le sommeil.

C'est du crépuscule qui envahit la nuit. Le fardeau de la journée s'enroulant aux épaules comme l'étreinte ténébreuse de la mort qui me guette dans chaque coin.

À chaque tournant de la route, je m'élance dans le cri de surprise des enfants affamés, qui roulent de grands yeux en ouvrant tout grand leurs bouches édentées.

cinzas espalhadas aos quatro ventos, como um milagre.

Eu vim distribuir a carne a quem não tivera direito em vida, a gota meu sangue em transfusão doída, a luz dos meus olhos que se apaga num último instante, os dentes são, as unhas escalavradas em desespero, a força do meu ventre em convulsão.

Tenho minha dor, e não armas para matar. Trago ternura, e não violência para empurrar. Eu carrego amor, e não drogas para enganar. Tenho flores e perfumes, e não sofrimento para espalhar.

Meu coração despedaçado em sangue desliza em mil destroços pelo mangue, onde ficou o meu cadáver.

Rasga o ventre do rio, que se abre como útero e mama, para enterrar felicidade e sonho.

Sob o sol, brilham restos de garrafas e latarias, retalhos de vida, bonecas desmembradas, sexos esmigalhados, seios.

A lama se acomoda ao impossível.

Meus olhos estão cheios de coisas podres. Vomito na margem a violência ruidosa, assombrações, desafetos.

Meu coração é um arcabouço de sentidos soterrados.

Meu coração é um colosso de amores desterrados.

Meu coração se esfacela nas ladeiras do caminho, enrodilhado em mel e vinho.

Meu coração assombra minha vida estilhada.

Meu coração se esfacela. Meu coração se estilha. Meu coração se soterra.

Meu coração assombrado. Meu coração desterrado.

As flores murcharam na seca do meu jardim onde crescem plantas selvagens, ásperas como as faces dos flagelados, favelados despejados de suas casas às primeiras horas do dia.

Como posso olhar, de frente, a tênue luz do horizonte, quando chega a madrugada, se para mim há uma noite imensa que me cobre como mortalha, e eu sinto frio. Ao desabrigo, ao desamparo, ao Deus dará. Trago o peito despedaçado e o riso amargo.

Quatro paredes lavradas no sangue do entardecer me devoram. La fora, ruge o pássaro engalanado em letras de ouro.

(Ronca, roncador. Carrega nos braços o filho dizimado na existência do do galo que canta a hora).

Nos sete portais da eternidade, a planície é cheia, a campina é meia. O vento passa e barulha na copa das árvores.

Debaixo de sete capas de segredos se escondem sete véus de discrepância, ossos, ataúdes de vingança, e caem decepados sete dedos.

(A criança morta desfila na avenida envolvida em panos sujos e fitas que lhe maceram crânio e carne).

Aqui, a sorte é sofrimento e fogo. É cair estertorado antes de qualquer grito. Esvair-se em sangue de maldito céu que roça e funga nesse jogo.

(O caminhão naufraga na estrada, roda rolando em fins de esquecimento, Quatro paredes lavradas no sangue do entardecer me devoram.).

Em estrada longa, sol a pique, resiste a multidão aos estilhões. Promete uma revolta e abre os braços e cai de fome e sede em alambique.

(Luz, mais desespero que promessa, aqui, no chão seco que vibra, há uns restos de passagem da esperança).

Viajo-me em espaço sideral sem cinto de segurança, sem hoje nem amanhã, um simulacro de comida, que é o café ralo sacolejando no estômago e enrolando ideias, a atravessar o longo tempo de fazer que me arrasta para o sono.

É crepúsculo que se adentra pela noite. É fardo do dia enroscando-se nos ombros como o abraço tenebroso da morte que me espreita em cada esquina.

Em cada curva da estrada lanço-me ao grito de surpresa nos grandes olhos arregalados de crianças famintas que escancaram bocas desdentadas.

Depuis longtemps elle m'afflige, cette douleur silencieuse qui se niche entre mes bras à l'ombre des baïonnettes, dans la cathédrale assiégée.

Ça me berce de rêver les yeux fermés, quand le vaisseau atteint le sol, en haletant comme un train en retard sur l'horaire.

Blottie dans les méandres de la foule, cachée dans l'anonymat, je rêve.

Me voici, messieurs, errant entre deux mondes comme un condamné sans pardon, à qui l'on n'a pas permis d'énoncer le dernier souhait, qui n'a même pas eu droit au baiser avant de plonger dans l'extrême obscurité.

Ce reste de corps humain déformé vient dicter, devant le jugement dernier de toute chose dans le monde, son cri. Des larmes de sang déversées sur les murs où tous les malheureux ont prononcé des protestations jamais plus entendues, qui sont morts pour toujours en ébauchant le dernier geste. Des cadavres enfouis dans des fosses communes, mêlés de misère, de faim, de mots détournés, de tumeurs malignes qui se sont parsemées, de coeurs démesurés électrocutés, de sexe.

Je viens déposer ici des mots amers, qui se cachent dans les vieux papiers moisis, mêlés de quittances et de notes, d'anciennes notices policières et administratives publiées dans des journaux froissés, mal digérés, rongés et vomis par l'ombre des rats qui se promènent entre les restes de l'humanité.

Me voici, parmi des documents de malversation des biens publics et privés, où tomba le paysan criblé de balles et mitraillé dans ses espoirs abattus par la haine.

Je porte dans mes bras les fils de la misère industrialisée, qui tue fleuves et fontaines, légions d'enfants effrayés, aux yeux tristes ouverts tout grand, générés dans le désespoir de la faim, qui, depuis les huit ans, empoignent des armes contre le monde qui leur a offert, au lieu du gâteau d'anniversaire et de berceuses, l'hymne de la déroute prématurée, qui perdure encore.

Je suis cette fille-là égarée dans les nuits des quartiers du faubourg, qui frappait aux portes des maisons où les gens étaient heureux et n'avaient pas de quoi se soucier, et qui répondait à ses appels avec de sonores injures, et quand mes supplications devenaient excessives, lâchaient contre moi leurs chiens, alors que mon froid était insupportable, ma révolte silencieuse, et je retournais à ma maison – qui n'existait pas – tellement accablée, et soudain, j'avais envie de mourir, mais ne savais pas comment, puisque la vie était devenue un lourd fardeau.

Je suis ce mec-là de quinze ans qui rêvait de femmes charmantes et de voitures de luxe, tandis qu'il écoutait, sur la place du peuple, à la radio de l'auto du patron, des chansons dolentes d'Amérique latine, et qui avait fait de ses pauvres haillons de laveur de chars ordinaires des habits de prince de première classe, et comme dans un grand bal, il mangeait, dans un banquet copieux, tous les mets auxquels il n'avait jamais eu droit, et tout cela dégorgea dans les bras de deux policiers tortionnaires, dans la dense forêt du plateau, où la douleur et le cri ont été des mots vains qui ensevelirent tous les lendemains.

Je suis la jeune fille pauvre et résignée, qui avait fini l'université de la vie, si douloureuse, et qui portant sa bague au doigt – l'étrange créature – entra timidement dans l'édifice de l'or pour saisir son rare bijou, ayant reçu en réponse le rire de dérision qui étale la vérité dure et sèche "Rien ne vaut", et qui sortit tête basse et pensive, s'est perdue dans le vacarme de la ville et ne fut plus jamais revue.

Je suis l'adolescent noir, blanc, qui s'éprit éperdument de sa jeune mère, et elle reluisait à ses yeux comme une étoile incandescente, et le monde autour de lui, qui en même temps devenait beau et ravissant, devenait aussi triste

Aflige-me, há muito tempo, essa dor calada, que se aninha entre meus braços à sombra das baionetas na catedral sitiada.

Embala-me sonhar de olhos fechados, enquanto a nave pisa o chão, resfolegando como trem no atraso do horário.

Aconchegada nas curvas da multidão, escondida no anonimato, eu sonho.

Aqui estou, senhores, vagando entre dois mundos, como um condenado sem perdão, a quem não foi permitido enunciar o último desejo, e nem mesmo teve direito ao beijo, antes de mergulhar na extrema escuridão.

Esse resto de corpo humano deformado vem ditar, perante o juízo final de todas as coisas do mundo, seu grito. Lágrimas de sangue despejadas nas paredes onde todos os sofridos anunciaram protestos nunca mais ouvidos, que morreram para sempre ao esboçarem o último gesto.

Cadáveres soterrados em valas comuns, misturados a miséria, fome, palavras desencontradas, tumores malignos que se alastraram, corações descomunais electrocutados, sexo.

Venho depositar aqui palavras amargas, que se escondem entre velhos papéis mofados, misturados a recibos e notas, antigas notícias policiais e administrativas publicadas em jornais amarfanhados, mal digeridos, carcomidos e vomitados pelas sombras dos ratos que passeiam entre os restos da humanidade.

Aqui estou, entre documentos de malversação dos bens públicos e privados, onde caiu o camponês varado de balas e metralhado em suas esperanças abatidas pelo ódio.

Carrego nos meus braços os filhos da pobreza industrializada, que mata rios e fontes, legiões de meninos assustados, de olhos tristes e esbugalhados, gerados no desespero da fome, que, aos oito anos de idade, empunham armas contra o mundo que lhes ofereceu, ao invés do bolo de aniversário e canções de ninar, o hino da derrota prematura, que ainda perdura.

Eu sou aquela menina perdida nas noites dos bairros da periferia, a bater palmas nas portas das casas onde as pessoas eram felizes e não tinham com que se incomodar, e respondiam aos seus apelos com sonoros insultos, e quando minhas súplicas eram demais, soltavam sobre mim cães e pardais, e meu frio era insuportável, minha revolta calada, e eu voltava para a casa – que não existia – tão acabrunhada, e, de repente, tinha vontade de morrer, mas não sabia como, pois viver se tornara pesado fardo.

Eu sou aquele garotão de quinze anos que sonhava com mulheres vistosas e carros de luxo, enquanto ouvia, na praça do povo, o toca-fitas do automóvel do patrão emitindo canções dolentes de Latinoamérica, e de seus pobres andrôjos de lavador de carros barato, fez roupas de príncipe de primeira classe, e como num grande baile, comia, num luto banquete, todas as iguarias a que nunca tivera direito, e tudo foi desagrar nos braços de dois policiais torturadores, na densa mata do altiplano, onde dor e grito foram palavras vãs que sepultaram todos os amanhãs.

Eu sou aquela moça pobre e sofrida, que cursou a universidade da vida, tão dolorida, que cursou a universidade da vida, tão dolorida, e com o anel de formatura no dedo – estranha criatura – entrou sorrateira no estabelecimento do ouro para empenhar sua joia rara, e recebeu como resposta o riso de escárnio que alardeia a verdade dura e seca "Nada vale", e saiu cabisbaixa e pensativa, perdeu-se no burburinho da cidade e nunca mais foi vista.

Eu sou aquele adolescente negro, branco, que se apaixonou perdidamente pela sua jovem mãe, e ela brilhava aos seus olhos como estrela incandescente, e o mundo ao redor, ao mesmo tempo em que se tornava belo e maravilhoso, ficava também triste e feio, porque havia muitas pessoas cuidadosas, que guardavam a castidade como tesouro, e

et laid, puisqu'il y avait beaucoup de gens soucieux qui gardaient la chasteté comme un trésor, et puisqu'il voulait s'épanouir, s'envoler comme un papillon de par le monde et réaliser avec sa propre mère l'amour des comblés, alors que sa vie se transforma en un rosaire d'événements tragiques, jusqu'à l'étrangler, un jour, dans une corde qui se balançait dans le ciel, et ses yeux dévorés par les vautours, même après sa mort, accusaient encore sa mère de tout son malheur.

Je suis la femme passionnée, qui abandonna un mari, ses fils et un foyer déprotégé des âpretés du monde, en quête du fulgurant trapéziste de cirque, qui rangea ses malles, le lendemain, et quitta la ville comme s'il avait commis un crime hideux, et quand la pauvre femme arriva à l'endroit de la grande tente armée, à la recherche de son bien aimé, le tablier encore attaché à la ceinture, comme s'il composait son habit, il ne restait là qu'un peu de fumée dans le bûcher effacé à la hâte, et le cirque au loin, et elle regarda perplexe de tous côtés, comme victime d'un grand leurre, et essaya de retourner à ses enfants, comme si elle craignait de les perdre pour toujours, mais soudain il fit nuit, et sur la route au-devant, pleine de voitures en pleins phares, les chauffeurs lui faisaient signe comme s'il l'avaient connue depuis de longues années, et elle n'était qu'une femme éprise trainant sa valise, le tablier encore accroché à la ceinture, une pauvre créature qui alla de l'avant et qui n'a plus jamais pu retourner chez elle, vexée de sa hardiesse et des taches empreintes sur son habit, qui ne se sont jamais effacées.

Je suis cet étudiant-là resté en arrière, dans la poussière du temps, qui causait avec moi sur les bancs des places et des jardins jusqu'aux hautes heures de la nuit, en faisant des plans irréalisables, en racontant des faits jamais arrivés, en mentant pour arracher le rire, en pleurant pour attirer la compassion de l'humanité, en clamant des amours impossibles, en convoquant le peuple à la lutte armée contre toute forme d'oppression, en récitant des vers en hommage à la vie, et toutes ces choses délicieuses que les collègues faisaient par simple camaraderie débouchaient ensuite dans une fête bruyante au bord de la mer, où nous allions déverser nos chagrins fleuris et chercher dans l'aube une raison de plus pour vivre.

Je suis cet homme-là qui remâcha une solitude féroce et inconséquente pendant toute son existence, qui s'enferma quelque nuit dans une chambre d'hôtel de cinquième catégorie, empoigna un revolver rouillé contre sa propre tête, ferma les yeux et pressa la détente, en se souvenant après qu'il avait oublié d'y placer les balles, et cela lui causa un dégoût tellement effroyable, qu'il se coucha juste là et mourut doucement, sans laisser aucune explication.

Je suis cette vieille femme-là, pâlie, aux cheveux grisonnants, aussi fragile qu'une plante sauvage desséchée au milieu du jardin, qui dans la hâte de monter dans l'omnibus surchargé, tomba sur le demi-fil de l'embarcadère, et qui, ayant été secourue par un monsieur au regard sage et indigné, qui l'emmena dans ses bras auprès du receveur, même triste et flétrie, les mains sanglantes et les plaies apaisées, paya fièrement le billet et s'arrêta en attendant la monnaie qui ne lui fut pas rendue par le receveur mal élevé – le malheureux – et quand elle réclama son dû, le receveur dit qu'il ne l'avait pas, et elle, encore fière, quoique fragile, rétorqua "Mais vous devriez l'avoir", ce qui suffit pour qu'elle reçoive en retour des coups de poing et de pied, allant s'accommoder dans un des premiers fauteuils, les yeux tristes et résignés, et encore fière, quoique fragile, se retournant et s'écriant "Pourquoi?", ce qui provoqua un grand embarras chez les passagers du véhicule bondé, et lorsqu'elle descendit de l'omnibus, après de longues heures de voyage inconfortable, je la vis qui pleurait, léchant les blessures de la vie du haut de ses soixante dix ans bien

ele queria expandir-se, voar como borboleta pelo mundo e realizar com sua própria mãe o amor dos felizes, mas a vida transformou-se então num rosário de acontecimentos trágicos, até estrangulá-lo, um dia, numa corda que se balançava no céu, e os seus olhos devorados pelos urubus, depois da morte, ainda acusavam a mãe de toda a sua infelicidade.

Eu sou aquela mulher apaixonada que abandonou marido, filhos e um lar desprotegido das agruras do mundo, atrás do trapezista fulgurante do circo, que arrumou a mala, no dia seguinte, e abandonou a cidade como se tivesse cometido um hediondo crime, e quando a dona de casa chegou ao local da grande tenda armada, em busca do seu amado, o avental ainda amarrado à cintura, como se fizesse parte da sua indumentária, nada mais restava, a não ser um pouco de fumaça no fogo apagado às pressas, e o circo longe, e ela olhou perplexa para todos os lados, como vítima de um grande logro, e tentou voltar para seus filhos, como se temesse perdê-los para sempre, mas anoiteceu de repente, e, na rodovia adiante, passavam muitos carros de faróis altos, cujos motoristas acenavam para ela como se a conhecessem de longos anos, e ela era apenas uma mulher apaixonada, de mala na mão e avental amarrado na cintura, uma pobre criatura que seguiu adiante e nunca mais pode retornar à sua terra natal, envergonhada de sua ousadia e das manchas afixadas no seu traje, que jamais se apagaram.

Eu sou aquele estudante que ficou para trás, na poeira do tempo, que conversava comigo nos bancos das praças e jardins até altas horas da madrugada, planejando sonhos irrealizáveis, contando fatos nunca ocorridos, mentindo para arrancar o riso, chorando para sentir a compaixão da humanidade, clamando amores impossíveis, conclamando o povo para a luta armada contra toda e qualquer forma de opressão, recitando versos em homenagem à vida, e todas essas coisas deliciosas que os colegas faziam por simples companheirismo, depois se transformariam em grande e ruidosa festa à beira-mar, onde íamos desaguar nossas magos floridas e buscar no amanhecer mais um motivo para viver.

Eu sou aquele homem que mastigou uma solidão feroz e Inconsequente, durante toda a existência, e trancou-se, numa noite, num quarto de hotel de quinta categoria, e armou seu punho com um revólver enferrujado na direção da sua própria cabeça, fechou os olhos e acionou o gatilho, para depois se lembrar que havia esquecido de colocar as balas, e isso lhe causou um desgosto tão medonho que, ali mesmo, deitou-se, e morreu serenamente, sem deixar qualquer explicação.

Eu sou aquela velhinha pálida, de cabeça esbranquiçada, frágil como uma planta selvagem esganiçada no meio do jardim, que na pressa de subir no transporte coletivo superlotado, caiu no meio-fio da calçada, e foi amparada pelo senhor de olhar sisudo e indignado, que a carregou ao colo e colocou-a nos braços do cobrador, e ela triste, amassada, as mãos sangrando e as feridas serenando, pagou orgulhosa a passagem e ficou esperando o troco do dinheiro que não veio, na luta do funcionário mal-educado de olhar furibundo – o desgraçado – e quando ela exigiu o troco, o cobrador disse que não tinha, e ela, ainda orgulhosa, embora pálida, respondeu "Mas devia ter", o que foi suficiente para receber, de volta, pontapés e palavrões, e foi sentar-se lá no banco da frente, com seus olhos tristes e resignados, e ainda orgulhosa, apesar de frágil, virou-se para trás e gritou "Por quê?", o que provocou grande constrangimento aos passageiros no ônibus superlotado, e quando depois de longas horas de viagem desconfortável, desceu do transporte e tomou rumo ignorado, eu a vi chorando enquanto lambia as feridas da vida, no alto de seus setenta anos bem pensados.

réfléchis.

Je suis ceux-là qui se sont suicidés, après avoir perdu le sens de la vie, en ingérant des doses massives de Cybalena, Melhoral, Sedandrômaco, Ansilive, Dienpax, Diazepan, Somalium et Serenium, ou en se jetant du onzième étage des édifices publics et privés, et lorsqu'ils se sont réveillés, trois jours après, dans un lit d'hôpital, après avoir émergé du coma, où le néant leur en avait appris plus long que la vie, ont fait des excuses aux infirmières et aux médecins qui les entouraient, leurs promettant de ne plus faire ça, et ont découvert – ébahis – que les gens qu'ils avaient voulu atteindre avec leur geste affolé n'existaient plus, et que le monde entier n'était qu'un fil rare et subtil oscillant dangereusement entre la folie, la lucidité et la mort, et tout retournait à son état normal après le traitement psychiatrique compétent.

Je suis ceux qui se sont suicidés et ceux qui sont morts d'inanition.

Je suis le survivant de la guerre nucléaire.

Je suis le prisonnier politique échappé et rattrapé, dont les familiers ont subi de terribles humiliations, lorsque tous – même les enfants – ont été obligés de se dénuder dans le commissariat, au plein du jour, pour servir d'objets sexuels à des policiers corrompus, à des tarés et à des anormaux, et le détenu obligé de tout regarder, sans pouvoir même fermer les yeux, car il était menacé.

Je suis la tristesse de l'exilé.

Je suis encore le leader syndical acclamé par les masses dans les villes et dans la campagne, qui parcourait le pays avec des voitures empruntées, en mobilisant le peuple pour les grandes décisions, qui a terminé ses jours dans un marché public, aveugle et gonflé, en demandant la charité aux passants, qui ne le regardaient même pas, mourant ensuite de tant boire de la "cachaça".

Je suis le noir pris en esclavage et, plus tard, libre; l'indien décimé et, après, ressuscité; le peuple brésilien escroqué et toujours trompé.

Je suis la victime des soi-disant crimes passionnels pour la défense de l'honneur.

Je suis celle-là qui abandonna ses familiers au Brésil pour visiter Cuba et baiser les jolis yeux de Fidel Castro.

Je suis la jeune fille détenue en flagrant, en essayant de tuer son amant qui l'exploitait, le garçon dopé qui gîtait chez les mineurs abandonnés et fut violé, le criminel sans loi, la maison vide envahie par les inondations, la terre ravagée par la sécheresse, l'ordure qui s'entasse dans les consciences, le manque de patience, la prison et la liberté, la bête dangereuse encagée, l'oiseau qui s'envole et qui chante, la salle des pas-perdus dans le tribunal du désespoir, le tir inexplicable qui résonne à l'aube, le passant désœuvré, la femme désirée, le rêve écrasé, la sainte mère crucifiée, le puits des souhaits frustrés, le chaos, le gâchis, le cri qui sonne dans la nuit comme une alarme aux insoucients, l'astronaute solitaire, la planète Terre isolée, la misère humaine mise en lumière, terreur, sorcellerie, désespoir et désolation, je suis.

Me voici, messieurs, pour déposer ma vie. Dans ce bureau général d'enregistrement de titres et de valeurs, qu'on enregistre cette donation: une ombre de vampire dans une nuit de pleine lune; une tumeur maligne qui s'est installée et qui s'est répandue; un regret insupportable; le souvenir admirable d'un temps qui s'est effacé; les cendres de mon corps répandues par le vent; la goutte de mon sang en transfusion meurtrie; l'éclat de mes yeux qui s'efface dans l'ultime instant; les dents saines; les ongles rongées dans le désespoir; la force de mon ventre en convulsion; la douleur, et non pas de drogues pour tromper; des fleurs et des parfums; et non pas la douleur; mon cœur dépecé, sphacélé, brisé, enfoui, hanté et dépaycé; des plantes sauvages et âpres; l'horizon et l'aube; linceul, fleuve,

Eu sou aqueles que tentaram se suicidar, quando perderam o sentido da vida, ingerindo doses maciças de Cybalena, Melhoral, Sedandrômaco, Ansilive, Dienpax, Diazepan, Somalium e Serenium, ou mesmo despencando do décimo primeiro andar de edifícios públicos ou privados, e quando despertaram, três dias depois, no leito do hospital, após emergirem do estado de coma onde o nada lhes ensinara mais do que a própria vida, pediram desculpa a enfermeiras e médicos que os rodeavam, prometeram não fazer mais, e descobriram – espantados – que as pessoas a quem queriam magoar com o gesto tresloucado não existiam mais, e o mundo todo era um fio tênue e sutil, oscilando perigosamente entre a loucura, a lucidez e a morte, e tudo voltava ao seu estado normal depois do competente tratamento psiquiátrico.

Eu sou os que se suicidaram e os que morreram de inanição.

Eu sou o sobrevivente da guerra nuclear.

Eu sou o preso político que fugiu da cadeia, foi recapturado, e seus familiares passaram vexames terríveis quando todos – até as crianças – foram obrigados a se despirem em plena delegacia de polícia, sol a pique, ao meio-dia, servindo de objetos sexuais para policiais corruptos, tarados e anormais, e o detento assistindo a tudo obrigado, sem poder nem mesmo fechar os olhos para não ver, porque estava ameaçado.

Eu sou a tristeza do exilado.

Eu sou também o líder sindical aclamado pelas massas nas cidades e nos campos, que percorria o país em automóveis emprestados, mobilizando o povo para as grandes decisões, e terminou seus dias no mercado central, cego e inchado, pedindo esmola a passantes que nem o olhavam, e depois morreu à míngua de tanto beber cachaça.

Eu sou o negro escravizado e depois livre, o índio dizimado e logo ressuscitado, o povo brasileiro espoliado e sempre enganado.

Eu sou a vítima dos chamados crimes passionais em defesa da honra.

Eu sou aquela que abandonou seus familiares no Brasil para visitar Cuba e beijar os lindos olhos de Fidel Castro.

Eu sou a menina-moça presa em flagrante ao tentar matar o amante que explorava; eu sou o menino dopado que dormiu na casa dos menores abandonados e foi deflorado; eu sou o criminoso sem lei, a casa vazia invadida pelas cheias, a terra devastada pela seca, o lixo que se acumula nas consciências, a falta de paciência, a cadeia e a liberdade, o animal perigoso enjaulado, o pássaro que voa e canta, a sala de espera no tribunal da desesperança, o tiro inexplicável soando na madrugada, o transeunte desocupado, a mulher desejada, o sonho esmagado, a santa mãe sacrificada, o poço dos anseios frustrados, o caos, a desordem generalizada, o grito que ressoa dentro da noite como alerta aos desavisados, o astronauta solitário, o planeta Terra isolado, a miséria humana estampada, terror, bruxaria, desespero e desolação, eu sou.

Aqui estou, senhores, para depositar a minha vida. Neste cartório geral de registro de títulos e valores, registre-se esta doação:

Uma sombra de vampiro em noite de lua cheia; um tumor incurável que se instalou e se alastrou; uma saudade insuportável; a lembrança admirável de um tempo que se apagou; as cinzas do meu corpo espalhadas pelo vento; a gota do meu sangue em transfusão doída; a luz dos meus olhos que se apaga no último instante; os dentesãos; as unhas escalavradas em desespero; a força do meu ventre em convulsão; dor, e não drogas para enganar; flores e perfumes; sofrimento, não; meu coração despedaçado, esfacelado, estilhaçado, soterrado, assombrado e desterrado; plantas selvagens e ásperas; horizonte e madrugada; mortalha, rio, desabrigo e desamparo; o peito

délogement et désolation; le coeur déchiré et le rire amer; les sept portails de l'éternité; les sept capes de secrets; les sept voiles de divergence; les sept doigts tronqués; l'enfant mort qui défile dans l'avenue; la lumière, plutôt désespoir que promesse; l'espace sidéral sans ceinture de sécurité; les grands yeux des enfants affamés ouvrant tout grand des bouches édentées; l'ombre des baïonnettes dans la cathédrale assiégée; bonheur et rêve; les débris du marais où est resté mon cadavre; utérus et mamelle; choses pourries; fantômes; désaffections; restes de bouteilles et d'étain; retailles de la vie; poupées démembrées; sexes émiettés; seins; les pentes du chemin; l'oiseau emplumé et les lettres d'or; le coq qui chante l'heure; les traces du passage de l'espérance; le condamné sans pardon; les restes de ce corps humain déformé; les protestations jamais plus entendues; de vieux papiers moisis; d'anciennes notices policières et administratives publiées dans des journaux; des rats; les fils de la misère industrialisée; légions d'enfants épouvantés; les yeux tristes et ouverts tout grand; la chasteté et le trésor; la bague de doctorat; les femmes bien roulées et les chars de luxe; la musique nord-américaine; les chansons dolentes d'Amérique latine; des chiffons et des habits de première classe; des mots vains; tous les lendemains; le trapéziste fulgurant du cirque; la grande tente armée; la femme éprise; le camarade d'école resté en arrière; les hautes heures de la nuit; les rêves irréalisables; la lutte armée; l'hommage à la vie; la mère célibataire et les fils sans père; la solitude féroce et inconsequente; le manque d'explication; la jeune fille prise en flagrant; le garçon violé; le criminel sans loi et la maison vide; la terre ravagée et l'ordure qui s'entasse; le manque de patience et la prison; la bête encagée et l'oiseau qui vole et qui chante; la salle des pas-perdus dans le tribunal du désespoir; le tir à l'aube et le passant désœuvré; la femme désirée et le rêve écrasé; la sainte mère sacrifiée; les souhaits frustrés et le désordre généralisé; les cris qui résonnent dans la nuit et le regard indigné; le fil rare et subtil et les blessures de la vie; le leader syndical acclamé par les masses et le noir mis en esclavage et, plus tard, libéré; l'indien décimé et, puis, ressuscité; le peuple brésilien escroqué et toujours trompé; les jolis yeux de Fidel Castro; l'astronaute isolé et la planète Terre solitaire; la passion débridée; l'hymne de la déroute prématurée qui perdure encore et l'extrême obscurité. Combien coûte une confession?

Maria José Limeira
Traduction Ademar Ribeiro

rasgado e o riso amargo; os sete portais da eternidade; as sete capas do segredo; os sete véus de discrepância; os sete dedos decepados; a criança morta que desfila na avenida; luz, mais desespero que promessa; o espaço sidereal sem cinto de segurança; os grandes olhos dos meninos famintos escancarando bocas desdentadas; a sombra das baionetas na catedral sitiada; felicidade e sonho; os destroços do mangue onde ficou o meu cadáver; útero e mama; coisas podres; assombrações; desafetos; restos de garrafas e latarias; retalhos de vida; bonecas desmembradas; sexos esmigalhados; seios; as ladeiras do caminho; o pássaro emplumado e as letras de ouro; o galo que canta a hora; os rastros de passagem da esperança; o condenado sem perdão; esse resto de corpo humano deformado; os protestos nunca mais ouvidos; velhos papéis mofados; antigas notícias policiais e administrativas publicadas nos jornais; ratos; os filhos da pobreza industrializada; legiões de crianças assustadas; olhos tristes e esbugalhados; a castidade e o tesouro; o anel de formatura; mulheres vistosas e carros de luxo; a música norte-americana; as canções dolentes de Latinoamérica; andrajos e roupas de primeira classe; palavras vãs; todos os amanhãs, o trapezista fulgurante do circo; a grande tenda armada; a mulher apaixonada; o colega de escola que ficou para trás; as altas horas da madrugada; os sonhos irrealizados; a luta armada; a homenagem à vida; a mãe solteira e os filhos sem pai; a solidão feroz e inconsequente; a falta de explicação; a menina-moça presa em flagrante; o menino violentado; o criminoso sem lei e a casa vazia; a terra devastada e o lixo que se acumula a falta de paciência e a cadeia; o animal enjaulado e o pássaro que voa e canta; a sala de espera no tribunal da desesperança; o tiro na madrugada e o transeunte desocupado; a mulher desejada e o sonho esmagado; a santa mãe sacrificada; os anseios frustrados e a desordem generalizada; os gritos que ressoam dentro da noite e o olhar sisudo e indignado; o fio tênue e sutil e as feridas da vida; o líder sindical aclamado pelas massas e o negro escravizado e depois livre; o índio ressuscitado e o povo brasileiro espoliado e sempre enganado; os lindos olhos de Fidel Castro; o astronauta isolado e o planeta Terra solitário; a paixão desenfreada; o hino de derrota prematura, que ainda perdura e a extrema escuridão. - Quanto vale uma confissão?

Maria José Limeira

NULLITÉ

Sur la cuisse écrivait
comme si vers était
la chose insensée
phrases ineptes.

Dans le discours (nul)
entre les mots creux
se cherchait poète.

Ademar Ribeiro
Traduction de l'auteur

NULIDADE

Escrevia na coxa
como fosse verso
coisa sem sentido
frases desconexas.

Dentro do discurso (nulo)
entre palavras ocas
procurava-se poeta.

Ademar Ribeiro

FONDEMENT

Il écrivassait le poème
sans pieds, sans tête
contre le vent.

Sans fil à plomb
sans poutre, sans bardeaux
sans règle, sans colle
sans rien dedans.

Sans croûte, sans axe
sans ici, sans maintenant
sans déjà, sans jamais
sans taille, sans retaille
sans le pour, sans le contre
sans pourquoi ni à quoi bon.

Sans quand, sans où
sans siècle, sans temps
sans poète, sans Histoire
sans syntaxe, sans fondement.

Ademar Ribeiro
Traduction de l'auteur

FUNDAMENTO

Escrevinhava poema
sem pés nem cabeça,
de encontro ao vento.

Sem o fio de aprumo,
nem viga, nem traves,
nem régua, nem cola,
nem nada por dentro.

Sem casca nem axe,
nem aqui, nem agora,
nem hoje, nem nunca,
nem talhe, nem aparta,
sem pró e sem contra,
sem porquê nem para.

Sem quando nem onde,
nem século, nem tempo,
nem poeta, nem história,
sintaxe ou fundamento.

Ademar Ribeiro

LE 12 OCTOBRE 1992

je rentre à la maison après de longues années à
arpenter la ville de bucarest
et j'y rentre une sacoche vide à la main
elle sort sur le seuil de la porte et me dit ben,
notre cher, tu as dit, il me semble, que tu pars pour gagner
tu disais, il me semble, qu'en deux ans tu gagneras autant que d'autres en quatre
et voilà que maintenant tu n'apportes rien.

bah, voilà, mes chers, je n'ai vraiment rien gagné.
et j'apporte à la maison autant de rien que personne
d'autre n'aurait pu ramasser pendant ces deux ans.
je n'ai même pas pu charrier tout seul autant
de rien que j'en ai gagné.

derrière moi viennent les chariots remplis de rien,
prêts à ployer sous le poids.
lorsqu'ils auront tout déchargé dans notre cour,
personne n'aura autant de rien que nous.

d'ici un an ou deux, il sera plus recherché que l'or.
nous en vendrons seulement lorsqu'il aura un grand prix.
soyez-en sûrs, mes chers, autant de rien personne n'en a.
ce n'est qu'en pensant à vous que j'en ai toujours ramassé deux ans durant.
...

Ioan Es. Pop

à l'époque où elle était souillée par les alcools,
langée dans de pauvres nippes et rabaissée par le dénuement,
ma chair était religieuse.

elle n'avait peut-être pas l'air aussi jeune que maintenant,
lorsque la peau s'est aussi bien étirée sur elle,
mais j'ai connu en sa compagnie des frayeurs que
d'autres ne connaîtront pas et des bonheurs défendus
auxquels d'autres ne peuvent pas même rêver.

je devrais me lancer à nouveau avec force
contre moi-même, renoncer à nouveau
à toute chose, déchoir à nouveau
comme autrefois, du moins pour le peu d'horreur
avec lequel j'ai racheté à chaque fois mon don.

parce qu'en réalité moi je ne veux pas posséder quoique ce soit,
ni avancer si je me mets en branle,
seulement entendre mes dents claquer
et rendre le sang par le nez,
m'entendre grelotter, à bout de force, me cacher.
mais non parce que je ne vous ressemble pas,
seulement parce que moi ce n'est qu'ainsi que je peux prier.

*

dieu sait que je suis un homme perdu, mais je ne me plains pas
d'être perdu, mais d'avoir eu de la chance
un beau jour. et ce n'était pas une si grande chance
qu'elle me fasse tourner la tête, mais après ça j'en ai fini
avec le mal gras et gros qui me donnait de la force.
la petite malchance dans laquelle je baigne depuis
n'est plus la grande et véritable tragédie
qui un jour m'a fait homme.

je me décompose lentement, à petit feu,
sans frémissements, ni révélations.

depuis que je vis ainsi, parmi des malheurs domestiques,
pas même la mort ne m'ébranle comme autrefois,
et ma gorge, exercée pour le cri,
les jambes trapues, prêtes pour le voyage,
que seules des jambes comme celles-ci peuvent mener à terme,
ne valent plus rien. ce n'est pas la respiration, ce ne sont pas
les années qui m'empêchent de reprendre le chemin,

mais la fange grêle dans laquelle je m'enlise
avec un certain plaisir, l'illusion d'être arrivé
quelque part tant bien que mal
et l'orgueil stupide de rire comme si
je m'étais échappé du pire de tous les maux,
alors que la vérité et la vie se trouvaient justement là-bas.

*

ma vie va mal, mais je ne crois pas
être un homme puni, plutôt
un homme pas assez puni.
et je ne crois pas avoir trop désiré lorsque j'ai rêvé
d'endosser une soutane et d'y faire en dessous
tout le mal du monde,

une sorte de pope dans les entrailles duquel
fermentent des alcools ennemis,
un pope qui couve la femme d'un autre
de son œil de bœuf, grand et glissant,
et qui prêche, tout en maudissant la rage au cœur,

il rentre ensuite à la maison sous le pont,
endosse les hardes de toute la semaine,
tombe à genoux et pleure,
sachant que personne ne peut être pardonné .

Ioan Es. Pop

PANTELIMON 113

quelqu'un, venant de momfa, pourrait croire que
la lumière est ici tellement fade que le boulevard
n'est plus habité depuis bien longtemps. c'est vrai,
à travers les toits des HLM ont jailli ici et là
des tours anciennes, comme des becs acharnés,
et il n'y a pas de voitures, l'on ne voit pas les lumières des bals.

mais, soudain, des groupes de rats presque malheureux,
presque humains, sortent pour traverser la rue.
on ne dirait guère qu'ils ne nous ressemblent pas: lorsque nous
conduisons l'un d'entre nous au cimetière, ils nous accompagnent,
endeuillés. dans les restaurants nos filles
font la fête avec eux plus qu'il n'en est permis.

lorsqu'ils nous rendent visite, ils enlèvent leurs chapeaux et boivent posément.
ils frappent soucieux à la porte lorsque l'un d'entre nous tombe au lit.
ils ne croient pas en notre dieu mais ne le raillent pas non plus.
c'est vrai, ils s'entretuent, mais ils seraient morts quand même,
comme nous. il y en a qui ont ouvert de beaux magasins,
où l'on n'est jamais trompé sur le poids. ils ont
commencé à écrire leurs propres histoires. quant à nous ils disent
uniquement que nous sommes inhabituellement cruels.

seuls les morts ils les enterrent ailleurs
et alors nous n'avons vraiment pas le droit d'y assister.
nous restons alors seuls et inconsolés dans la HLM
tour au long de la journée et personne ne se soucie de nous,

nous les attendons, brûlant d'impatience, pendant la journée entière,

avides de nouvelles, mais lorsqu'ils arrivent, ils arrivent
un peu bourrés et se renferment dans leurs appartements
et ne se soucient plus de nous avant le lendemain matin,
nous avons beau remuer tout au long de la nuit devant leur porte,
nous avons beau leur demander en nous-mêmes un peu de miséricorde.

nous vivons ainsi depuis un tas d'années.
et c'est ainsi que nous vivrons encore longtemps,
jusqu'à ce qu'ils acceptent que nous sommes des leurs
peut-être seulement un peu moins accomplis,
plus effacés et moins chanceux,
mais notre règne a-t-il été chanceux un jour ?

la lumière est une chose inutile, disent-ils.
nous nous sommes habitués nous aussi aux lampes
dans lesquelles la mèche brûle à peine.
maintenant, une flamme plus vive nous aveuglerait
eux et nous à la fois.
nous les appelons par leur prénom parfois.
mais nous avons beaucoup de respect pour ce qu'ils disent
sur l'avenir: ce ne sont pas eux, mais nous qui sortirons
de la lumière pour rejoindre l'obscurité.
ce ne sont pas eux, mais nous qui rêverons de galeries.

mon voisin du sixième grelotte
dans la lumière flétrie de la lune. elle est trop forte pour toi, lui dis-je,
viens te coucher, sa chaleur t'étourdira.
il commence à leur ressembler, il s'y habitue. il ne boit plus.
la fourrure lui pousse et il diminue, il sort des griffes molles.
il renifle et son museau frémit. ce n'est pas de lumière
dont il a besoin. il se débattrait encore un peu et ensuite
le monde entier sera le sien.

Ioan Es. Pop

LA PHOTO DE FAMILLE

nous nous tenons tous les six sur les marches. grand-mère sourit
comme au bon vieux temps. des épaules de grand-père tombent des vers.
bientôt ils se glisseront tous les deux dans la terre.

mais eux ils ne comptent pas. ce qui compte c'est elle qui
se tient une marche plus bas. sa tête altière
porte des plumes et un bec, par-dessous la jupe piaffe son sabot.
une main longue comme une vipère repose
sur l'épaule de père qui regarde vers le bas.
l'autre siffle sur ma poitrine qui est noire.
le frère rigole à ses côtés et de ses souliers
susurre du sang rouge comme du corps d'un nouveau-né.

la lune s'est levée. la terreur nous ébranle.
il est encore petit et ne pense qu'à trouver une manière de tuer.
à gauche il y a la cave dans laquelle nous nous glisserons après le dîner.
nous boirons. nous lirons. nous montrerons nos crocs.

nous danserons jusqu'à ce que l'un de nous survive
et qu'il aille dehors, grand et lourd, en riant aux éclats,
il cassera les marches, il écrasera la lune
et sur terre il fera encore du bien.

Ioan Es. Pop

Traduction du roumain par Linda Maria Baros
Textes extraits de "Sans issue" Ed. L'Oreille du Loup

CEUX QUI SONT EN MARGE DE LA SOCIÉTÉ

Je n'ai jamais travaillé de mes mains j'ai écrit seulement ce que j'avais
dans la tête, souvent la tête me demandait de l'écraser contre le mur
de ma famille, je n'ai jamais ramé sur les galères je n'ai pas signé le registre de présence
je n'ai pas couru comme une folle parmi des écrivains plus ou moins
authentiques pour les interviewer, tôt le matin je me cogne
contre la jeune odeur d'Alexandru, je cire ses chaussures je lave
sa nourriture j'enterre son lait dans un thé jaune comme du miel
rien ne m'intéresse, je suis seule et absente
je vois toujours à la fenêtre une paroi qui s'élève jusqu'au ciel
sur laquelle s'égrènent des pierrots déments, en lambeaux,
ceux qui sont en marge de la société.
dans leur gorge l'écriture se tient droite
comme un cheval dressé sur deux pattes

Angela Marinescu

JE SUIS SOURDE ET MUETTE

je suis sourde et muette parce que j'écris
je suis aveugle et j'ai la langue tranchée parce que j'écris
je ne peux te faire l'amour parce que j'écris
je peux sentir ta présence parce que j'écris
je n'ai plus de sang parce que j'écris
seul le diable montre son visage fin
dans l'obscurité de la nuit parce que j'écris
seul le diable détruit
la poésie
en moi
parce que j'écris

Angela Marinescu

J'AI VOULU ÉCRIRE D'UNE CERTAINE MANIÈRE

j'ai voulu écrire d'une certaine manière
pour que vous sentiez vous aussi quelque chose de ce que je ressens
mais « cela ne vaut pas le coup ».
ne sentez rien parce que la réalité, c'est un rien
ensuite, lorsque j'écris, ma main gonfle à partir du poignet,
ce qui est tellement misérable
presque vulgaire et incertain.
je sentais des riens opportunistes,
comment pourrais-je écrire
pour que vous sentiez quelque chose de non-conformiste?
d'un point de vue social, seuls l'opportunisme
et le conformisme peuvent être sentis.
on dirait quelques recteurs en devenir,
qu'on cultive par peur.
je n'évoque même pas d'autres points de vue
qui pendent en franges, comme des lièvres
écorchés sans pitié,
dans n'importe quel contexte je me trouverais,
seules les choses sur lesquelles j'ai déjà écrit pourraient être senties.
tout le reste, c'est l'obscurité et l'effroi et l'impuissance
de porter autre chose que le masque mortuaire de la famille
sur mon visage indécent et sophistiqué.

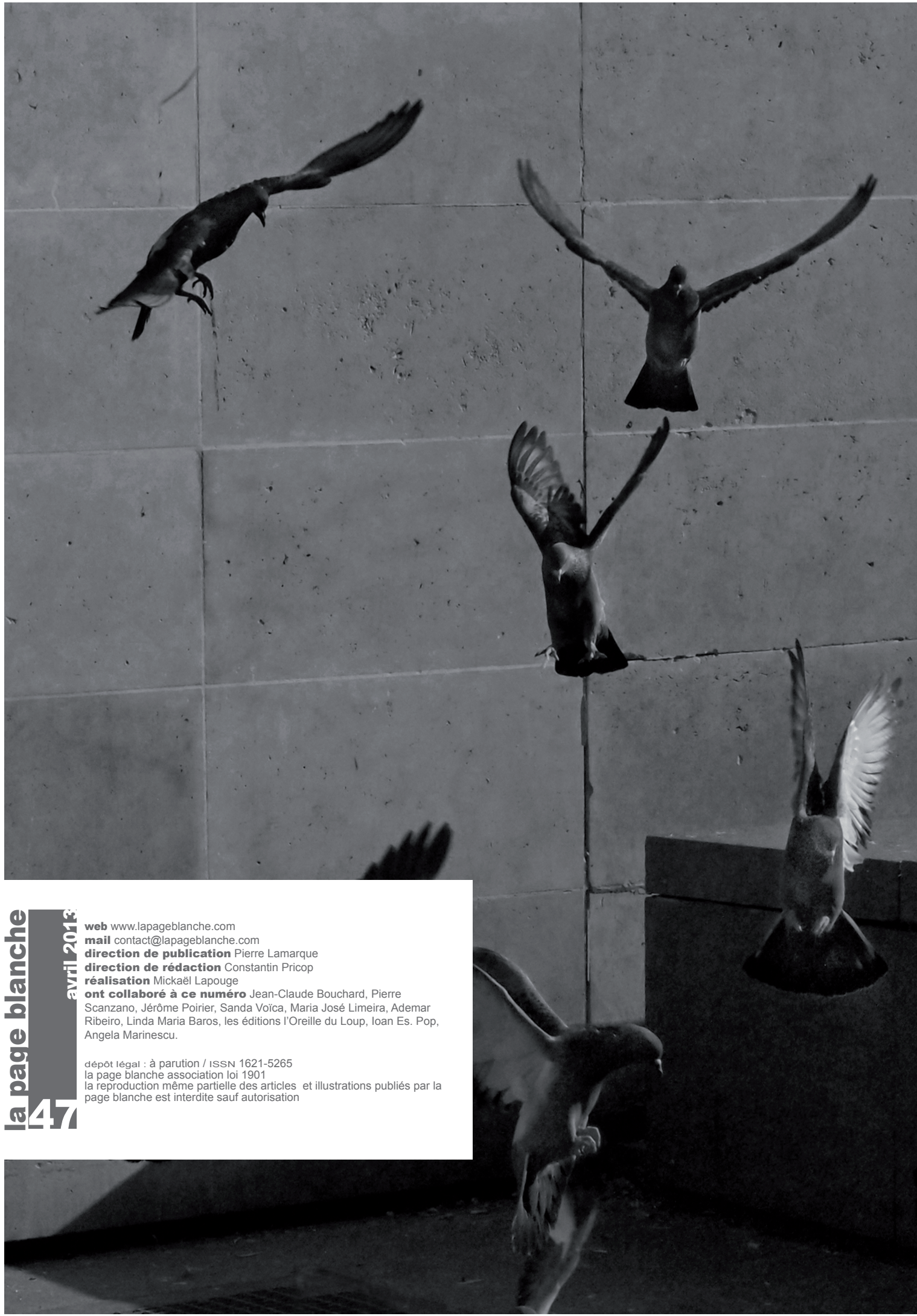
Angela Marinescu

DANS UN CERTAIN SENS

dans un certain sens, le fait qu'à la moitié du mois de mars
le vent cogne fortement contre les petites portes, géométriques, parfaites,
de nos arbres éternels, qui se trouvent devant
et seulement devant nous, spectaculaires et virils, mais ondoyants,
les arbres dont les branches traînent presque ventre à terre,
moribonds, ne signifierait pas grand-chose, si je ne me trouvais pas
moi aussi dans les parages, marginale,
en marge, à la périphérie,
oscillant toujours entre un quartier et un autre,
entre un poète et un autre,
entre un prosateur et un autre, entre le texte d'un poète forgé
et le texte d'un poète inné,
si je n'étais pas une marginale solidaire
avec la ruine de tout mur marginal, comme une juive innée et pas
forgée, et non avec le mur qui se dresse comme la tour opulente
d'une église couverte de dalles et d'or,
qui porte les traces des mendiants en lambeaux,
si je ne me collais pas contre ces murs marginaux
comme une sangsue qui suce le mortier et le ciment textuel,
si je n'étais pas une marginale, la lune dans le sang, une marginale
porteuse d'un nouveau virus, anarchiste, viscéral, séparée
de tous et de toutes, remplie à ras bord de sms et de sos
tragiques et funambulesques, si je n'étais pas une marginale collée
comme une sangsue contre les murs les plus éloignés
du centre-ville,
détruits, rongés, blessés, comme quelques soldats qui retournent dans l'arène
après un combat qui a sucé leur sang goutte après goutte,
si je n'étais pas une impossible épouse de boucher qui appelle
au secours en plein dépeçage de viande,
si je n'étais pas l'une de mes propres victimes, surtout
lorsque je prie sur les dalles des églises sans tours,
sans coupoles, sans murs et icônes,
l'une parmi ceux qui crachent sur les objets
droit au centre des objets,
qui crachent sur la poésie, sur la littérature, sur l'art,
précisément au centre de la poésie,
de la littérature et de l'art,
comme un archer spécialisé dans le crachement au centre,
le centre m'obsède
je suis obsédée par le centre, je suis une marginale obsédée
je me traîne marginale vers le centre
je me promène sur le boulevard du centre
remplie de mélancolie

Angela Marinescu

Traduction du roumain par Linda Maria Baros
Textes extraits de "Je mange mes vers" Ed. L'Oreille du Loup



web www.lapageblanche.com

mail contact@lapageblanche.com

direction de publication Pierre Lamarque

direction de rédaction Constantin Pricop

réalisation Mickaël Lapouge

ont collaboré à ce numéro Jean-Claude Bouchard, Pierre Scanzano, Jérôme Poirier, Sanda Voïca, Maria José Limeira, Ademar Ribeiro, Linda Maria Baros, les éditions l'Oreille du Loup, Ioan Es. Pop, Angela Marinescu.

dépôt légal : à parution / ISSN 1621-5265

la page blanche association loi 1901

la reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par la page blanche est interdite sauf autorisation